

LOUISE PENNY

Le beau mystère

*Une enquête de l'inspecteur-chef
Armand Gamache*

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Claire Chabalier et Louise Chabalier

ACTES SUD

*Ce livre est dédié à ceux qui s'agenouillent,
et à ceux qui se tiennent debout.*

PROLOGUE

Au début du XIX^e siècle, l'Église catholique se rendit compte qu'elle avait un problème. Probablement plus d'un, faut-il bien reconnaître. Mais le problème qui la préoccupait à ce moment-là concernait l'office divin : huit fois au cours de la vie quotidienne d'une communauté religieuse, des chants étaient psalmodiés. Des plains-chants. Des chants grégoriens. Des chants simples chantés par d'humbles moines.

Pour être franc, l'Église catholique avait perdu l'office divin.

Les différents services religieux étaient toujours célébrés au fil de la journée. On continuait de chanter, ici et là, dans quelques monastères, ce que l'on appelait des chants grégoriens, mais même Rome admettait que ces chants s'étaient tellement éloignés des originaux qu'ils étaient considérés comme pervers, barbares même. Du moins en comparaison des admirables chants raffinés des siècles précédents.

Mais un homme avait une solution.

En 1833, un jeune moine, dom Prosper Guéranger, fit revivre l'abbaye Saint-Pierre de Solesmes, en France, et se donna pour mission de faire également renaître les chants grégoriens originaux.

Mais cela entraîna un autre problème. Comme l'abbé s'en rendit compte après de longues recherches, il s'avérait que personne ne savait à quoi ressemblaient les chants originaux. Il n'existait aucune transcription des premiers chants. Ils étaient si anciens, remontant à plus de mille ans, qu'ils étaient antérieurs à l'apparition de la notation musicale. Ils avaient été appris par cœur et transmis oralement, après des années d'études,

d'un moine à un autre. Les chants étaient simples, mais cette simplicité même leur conférait une force particulière. Les premiers chants étaient apaisants, envoûtants, et incitaient à la contemplation.

Ils produisaient un effet si puissant sur ceux qui les chantaient et les entendaient qu'on appela ces chants anciens "le beau mystère". Les moines croyaient qu'ils chantaient la parole divine, avec la voix calme, rassurante, hypnotique de Dieu.

Dom Prosper savait qu'au cours du IX^e siècle, mille ans auparavant, un moine comme lui s'était aussi penché sur le mystère des chants. Selon la légende, ce moine anonyme eut une idée lumineuse : il transcrivait les chants sur papier, afin de les préserver. Trop de ses abrutis de novices multipliaient les fautes lorsqu'ils essayaient d'apprendre les plains-chants. Si les mots et la musique étaient réellement divins, comme il le croyait de tout son cœur, ils devaient être conservés en un lieu plus sûr que des têtes humaines si imparfaites.

Dom Prosper, dans sa cellule en pierre à l'intérieur de son abbaye, pouvait voir ce moine assis dans une pièce identique à la sienne et imagina la scène. Le moine tira vers lui une peau de mouton – du vélin –, puis trempa sa plume d'oie aiguisée dans l'encre. Il écrivit d'abord les mots, le texte, en latin, évidemment. Les psaumes. Cette étape terminée, il revint au début. Au premier mot, au-dessus duquel sa plume resta suspendue.

Que faire, maintenant ?

Comment écrire la musique ? Comment pourrait-il réussir à transmettre par écrit quelque chose d'aussi sublime ? Il essaya de rédiger des instructions, mais cette méthode était beaucoup trop compliquée. Jamais des mots ne parviendraient à décrire comment cette musique transcendait la nature humaine et élevait l'homme au niveau du divin.

Le moine ne savait pas quoi faire. Pendant des jours et des semaines, il vaqua aux occupations habituelles de sa vie monastique. Il se joignit aux autres pour prier et travailler, et prier encore. Il psalmodia les offices. Il enseigna des chants aux jeunes novices si facilement distraits.

Puis, un jour, il remarqua que ceux-ci se concentraient sur sa main droite lorsqu'il guidait leurs voix. Vers le haut, vers

le bas. Plus vite, plus lentement. Doucement, doucement. Ils avaient mémorisé les mots, mais, pour la musique, ils se fiaient aux gestes de sa main.

Ce soir-là, après les vêpres, ce moine au nom inconnu, assis près de la précieuse lueur d'une bougie, regarda fixement les psaumes écrits avec tant de soin sur le vélin. Il trempa ensuite sa plume dans l'encre et traça la toute première note musicale.

Il s'agissait d'un petit trait ondulé au-dessus d'un mot. Puis il en traça un autre, et encore un autre. Il dessina sa main, sous une forme stylisée, comme pour indiquer à un moine invisible de monter d'un ton. Puis plus haut encore. De tenir ensuite la note un moment avant de monter encore plus haut. Et, après une courte pause, de redescendre la gamme comme une longue et vertigineuse plongée musicale.

Il fredonnait tout en écrivant. Ses signes simples représentant une main voletaient sur la page, si bien que les mots prirent vie et montèrent dans les airs. Flottèrent gaiement. Il entendit les voix de moines pas encore nés se joindre à la sienne et chanter exactement les mêmes chants qui le libéraient et élevaient son âme en la rapprochant du paradis. En essayant de reproduire le beau mystère, ce moine avait inventé la musique écrite. Ses signes, pas encore des notes, furent appelés "neumes".

Au fil des siècles, ce chant simple se complexifia. On ajouta des instruments, des harmonies, qui menèrent à des accords, à des portées et enfin à des notes. *Do, ré, mi*. La musique moderne était née. Les Beatles, Mozart, le rap. Le disco, *Annie Get Your Gun*, Lady Gaga. Tout cela était issu de la même graine semée longtemps auparavant par un moine dessinant sa main. Un moine qui, en fredonnant et en dirigeant un chœur, s'était efforcé d'atteindre le divin.

Le chant grégorien était le père de la musique du monde occidental. Mais ses enfants ingrats finirent par le tuer. Il fut enterré et oublié.

Jusqu'à ce que, au début des années 1800, dom Prosper, dégoûté par ce qu'il percevait comme la vulgarité de l'Église et la perte de simplicité et de pureté, décidât qu'il était temps

de ressusciter les chants grégoriens originaux. De trouver la voix de Dieu.

Ses moines parcoururent l'Europe entière. Ils fouillèrent des monastères, des bibliothèques, des collections. Avec un unique but en tête : trouver le vieux manuscrit original.

Ils revinrent avec beaucoup de trésors perdus dans des bibliothèques et des collections au fin fond de régions éloignées. Finalement, dom Prosper décida qu'un livre de plains-chants où l'encre des neumes avait pâli était l'original. Le premier, et peut-être le seul, document écrit donnant une idée de ce à quoi avait pu ressembler le chant grégorien à l'époque. Le manuscrit écrit sur une peau de mouton datait d'environ mille ans.

Rome n'était pas d'accord. Le pape avait mené ses propres recherches et trouvé un autre document. Il soutenait que ses feuilles de vélin tombant en lambeaux décrivaient la manière dont l'office divin devait être chanté.

Et donc, comme il arrive souvent lorsque les hommes de Dieu ne sont pas du même avis, une guerre éclata. Le monastère bénédictin de Solesmes et le Vatican se lancèrent des salves de plain-chant, chacun affirmant que ses chants se rapprochaient le plus des originaux et, par conséquent, du divin. Des universitaires, des musicologues, de célèbres compositeurs et d'humbles moines donnèrent leur opinion sur le sujet, en choisissant leur camp dans la bataille qui ne cessa de s'intensifier et prit rapidement la forme d'une lutte de pouvoir et d'influence qui n'avait plus grand-chose à voir avec de simples voix chantant la gloire de Dieu.

Qui avait trouvé le vrai chant grégorien, comme il était à l'origine ? Comment l'office divin devait-il être chanté ? Qui possédait la voix de Dieu ?

Qui avait raison ?

Finalement, après de nombreuses années, les universitaires en arrivèrent discrètement à un consensus, qui fut ensuite étouffé encore plus discrètement.

Personne n'avait raison. Les moines de Solesmes étaient certainement beaucoup plus près de la vérité que Rome, mais même eux, semblait-il, n'étaient pas tout à fait remontés

jusqu'aux sources. Le document qu'ils avaient trouvé était historique, d'une valeur inestimable, mais il était incomplet.

Car il manquait quelque chose.

Les chants avaient des mots et des neumes, des signes indiquant à quel moment les moines devaient chanter plus fort et à quel moment ils devaient chanter plus doucement. Ou précisant quand une note était plus haute ou plus basse.

Ce qu'ils n'avaient pas, c'était un point de départ. Une note plus haute? Mais par rapport à quoi? Chanter plus fort? Mais à partir d'où? C'était comme trouver une carte au trésor où un \times marquait l'endroit où il fallait aboutir, mais pas celui d'où il fallait partir.

Au commencement...

Le monastère bénédictin de Solesmes s'imposa rapidement comme le nouveau foyer des anciens chants. Le Vatican finit par se laisser fléchir et, en quelques décennies, l'office divin retrouva ses lettres de noblesse. Les chants grégoriens ressuscités se répandirent dans des monastères partout dans le monde. Cette musique si simple offrait un véritable réconfort – le plain-chant dans un monde de plus en plus bruyant.

Le père supérieur de l'abbaye de Solesmes s'éteignit donc doucement, en sachant deux choses. Il avait accompli quelque chose d'important et de significatif. Il avait ravivé une belle tradition toute simple. Il avait ramené les chants dénaturés à leur forme d'origine, si pure, et gagné la guerre contre une Rome tape-à-l'œil.

Mais au fond de lui il savait aussi que, bien qu'il eût remporté la bataille, il n'avait pas accompli sa mission. Les chants que tout le monde considérait maintenant comme d'authentiques chants grégoriens l'étaient presque, oui. Ils étaient presque divins, mais pas tout à fait.

Parce qu'ils n'avaient pas de point de départ.

Dom Prosper, lui-même un musicien de talent, n'en revenait pas que le moine qui avait codifié les premiers plain-chants n'ait pas indiqué aux générations futures où commencer. Celles-ci pouvaient deviner. Et c'est ce qu'elles faisaient. Mais ce n'était pas la même chose que de savoir.

L'abbé avait soutenu avec passion que le livre de chants liturgiques découvert par ses moines était l'original. Mais, sur son lit de mort, il osa se poser des questions. Il imagina l'autre moine, vêtu exactement comme lui, penché au-dessus d'une table éclairée par une bougie.

Le moine aurait terminé le premier chant, créé les premiers neumes. Et ensuite ? Tandis qu'il oscillait entre conscience et inconscience, à moitié dans ce monde et le suivant, dom Prosper savait ce que ce moine avait sans doute fait. Ce moine anonyme avait sûrement fait ce que lui-même aurait fait.

Dom Prosper voyait, plus clairement que ses frères psalmodiant de douces prières au-dessus de son lit, ce moine mort depuis longtemps penché au-dessus de son bureau. Il le voyait revenir au début, au premier mot. Et tracer un autre signe.

Dans les derniers instants à la fin de sa vie, dom Prosper avait compris qu'il y avait un début. Mais c'était quelqu'un d'autre qui allait devoir le trouver. Et résoudre le beau mystère.

Lorsque la dernière note s'échappa de la sainte chapelle, un grand silence tomba, et avec lui s'installa un malaise plus grand encore.

Le silence se prolongea, s'éternisa.

Les hommes rassemblés dans la chapelle étaient habitués au silence, mais, même pour eux, cette situation paraissait extrême.

Malgré tout, vêtus de leur longue robe noire à capuchon blanc, ils restèrent debout, sans bouger.

Attendant.

Ces hommes étaient également habitués à attendre. Mais cette attente aussi leur semblait extrême.

Les moins disciplinés parmi eux jetaient des coups d'œil furtifs à l'homme âgé, grand et mince, qui était entré le dernier et ressortirait le premier.

Dom Philippe gardait les yeux fermés. Auparavant, ce moment en était un de paix profonde, une occasion de partager un moment d'intimité avec Dieu, une fois l'office de matines terminé et avant qu'il donne le signal de sonner l'angélus, mais, ce jour-là, il s'agissait simplement d'une forme d'évasion.

Il avait fermé les yeux parce qu'il ne voulait pas voir.

De toute façon, il savait ce qui était là. Ce qui était toujours là. Ce qui avait été là des centaines d'années avant qu'il vienne en ce lieu et qui, si telle était la volonté de Dieu, serait encore là durant des siècles après qu'il aurait été enterré dans le cimetière. Deux rangées d'hommes en face de lui, dans leur

robe noire à capuchon blanc, avec une simple corde nouée autour de la taille.

Et à côté de lui, à sa droite, deux autres rangées d'hommes.

Les deux groupes se faisaient face, de chaque côté du plancher en pierre de la chapelle, comme s'ils formaient des lignes de combat.

“Non, dit-il à son esprit fatigué. Non. Je ne dois pas voir ça comme une bataille ou une guerre. Seulement comme des points de vue divergents. Exprimés dans une communauté respectueuse.”

Alors pourquoi était-il si réticent à ouvrir les yeux ? À marquer le début de la journée ?

À donner le signal pour que les cloches sonnent l'angélus, pour les forêts et les oiseaux, les lacs et les poissons. Et les moines. Les anges et tous les saints. Et Dieu.

Quelqu'un se racla la gorge.

Dans le silence pesant, le son ressemblait à une bombe. Et aux oreilles de l'abbé il ressemblait à ce que c'était.

Un défi.

Au prix d'un certain effort, l'abbé continua de garder les yeux fermés et demeura immobile. Mais il n'y avait plus de paix, maintenant. Seulement de l'agitation, en dedans et en dehors. Il la sentait vibrer entre les rangées d'hommes qui attendaient.

Il la sentait vibrer à l'intérieur de lui.

Dom Philippe compta jusqu'à cent. Lentement. Puis il ouvrit ses yeux bleus et regarda directement le petit homme rondet qui se tenait debout à l'autre extrémité de la chapelle, les yeux ouverts, les mains jointes sur le ventre, et un petit sourire sur son visage qui exprimait toujours une infinie patience.

Le père supérieur plissa les yeux comme pour lancer un regard furieux, puis se ressaisit et, levant sa main droite aux longs doigts fins, donna le signal. Et les cloches se mirent à résonner.

Leurs sons riches, pleins, parfaits quittèrent le clocher et s'envolèrent dans l'obscurité du petit matin. Ils glissèrent au-dessus du lac clair, des forêts, des collines onduleuses, pour que toutes sortes de créatures les entendent.

De même que vingt-quatre moines dans un monastère isolé du Québec.

L'appel de clairon avait retenti. Leur journée venait de commencer.

— Tu n'es pas sérieuse! s'exclama Jean-Guy Beauvoir en riant.

— Je suis très sérieuse, répondit Annie en hochant la tête. Je te jure que c'est la vérité.

Jean-Guy prit une autre tranche de bacon fumé à l'érable dans l'assiette et demanda :

— Es-tu en train de me dire que, quand ton père a commencé à sortir avec ta mère, il lui a donné un tapis de bain en cadeau?

— Non, non. Ce serait ridicule.

— En effet, dit-il avant de manger le bacon en deux grosses bouchées.

En fond sonore, on entendait une chanson d'un vieil album de Beau Dommage, *La Complainte du phoque en Alaska*, au sujet d'un phoque qui s'ennuyait parce que son amour était partie. Beauvoir se mit à fredonner doucement cet air familier.

— Il l'a offert à ma grand-mère la première fois qu'il l'a rencontrée, pour la remercier de l'avoir invité à souper.

Beauvoir pouffa de rire.

— Il ne m'a jamais raconté ça, réussit-il finalement à dire.

— Eh bien, papa n'a pas tendance à mentionner un tel détail au cours d'une conversation ordinaire. Pauvre maman... Elle s'est sentie obligée de l'épouser. Après tout, qui d'autre aurait voulu de lui?

Beauvoir rit encore.

— La barre est donc placée assez bas, j'imagine. Je pourrais difficilement te donner un cadeau pire que ça.

Il étira le bras vers le bas à côté de la table dans la cuisine ensoleillée. Ils avaient préparé le petit-déjeuner ensemble, ce samedi matin-là. Sur la petite table en pin se trouvait une grande assiette contenant du bacon et des œufs brouillés nappés de brie fondant. Après avoir enfilé un pull en cette

journée du début de l'automne, Jean-Guy était allé chercher des croissants et des pains au chocolat à une pâtisserie de la rue Saint-Denis, tout près de l'appartement d'Annie. Il était ensuite entré dans quelques boutiques et avait acheté deux cafés et les journaux du week-end, et quelque chose d'autre.

— Qu'est-ce que tu as là? demanda Annie Gamache en se penchant au-dessus de la table.

Le chat sauta à terre et se trouva un coin inondé de soleil.

— Rien, répondit-il avec un sourire. Seulement un petit quelque chose que j'ai vu, et qui m'a fait penser à toi.

Beauvoir leva l'objet.

— Espèce de trou de cul! dit Annie en se mettant aussitôt à rire. C'est un débouchoir pour les toilettes.

— Décoré d'un ruban. Spécialement pour toi, ma chérie. Nous sommes ensemble depuis trois mois. Joyeux anniversaire!

— Mais bien sûr, l'anniversaire qu'on souligne avec un débouchoir... Et moi qui n'ai rien pour toi.

— Je te pardonne.

Annie prit l'instrument.

— Je penserai à toi chaque fois que je l'utiliserai. Je crois cependant que c'est toi qui l'utiliseras le plus souvent. Après tout, tu es un petit merdeux.

— Tu es trop gentille, dit Beauvoir en inclinant légèrement la tête.

Annie brandit le débouchoir et donna de petits coups à Jean-Guy avec la ventouse en caoutchouc rouge, comme si elle était une épéiste avec une rapière à la main.

Beauvoir sourit et prit une gorgée de son délicieux café parfumé. Cette réaction était du Annie tout craché. Alors que d'autres femmes auraient peut-être fait semblant que le débouchoir ridicule était une baguette magique, elle faisait semblant qu'il s'agissait d'une épée.

Mais jamais, dut reconnaître Jean-Guy, il n'aurait offert un débouchoir à une autre femme. Seulement à Annie.

— Tu m'as menti, dit-elle en se rassoignant. De toute évidence, papa t'a parlé du tapis de bain.

— C'est vrai, avoua Beauvoir. Nous étions en Gaspésie, dans la cabane d'un braconnier où nous cherchions des indices,

quand ton père a ouvert un placard et trouvé non pas un, mais deux tapis de bain flambant neufs, encore dans leur emballage.

Tout en parlant, il regardait Annie. Elle ne le quittait pas des yeux, clignait à peine des paupières. Elle enregistrait chaque mot, chaque geste, chaque inflexion de sa voix. Enid, son ex-femme, l'avait aussi écouté. Mais il y avait toujours chez elle quelque chose de désespéré, une requête muette. Comme s'il lui devait quelque chose. Comme si elle était en train de mourir et qu'il était le médicament.

Enid le drainait de toute son énergie, mais le laissait avec l'impression de ne pas avoir été à la hauteur.

Annie, elle, était plus douce. Plus généreuse.

Comme son père, elle écoutait attentivement, tranquillement.

Il ne parlait jamais de son travail avec Enid, et elle ne lui posait jamais de questions. À Annie, il disait tout.

Maintenant, tandis qu'il étalait de la confiture de fraises sur un croissant chaud, il lui parla de la cabane du braconnier et de l'affaire sur laquelle ils enquêtaient, le meurtre sauvage de tous les membres d'une famille. Il lui parla de ce qu'ils avaient trouvé, des sentiments qu'ils avaient éprouvés, de la personne qu'ils avaient arrêtée.

— En fin de compte, les tapis de bain constituaient les pièces à conviction clés, dit Beauvoir en approchant le croissant de sa bouche. Mais il nous a fallu beaucoup de temps avant de le comprendre.

— Est-ce à ce moment-là que papa t'a raconté sa pitoyable histoire de tapis de bain ?

Beauvoir, la bouche pleine, hocha la tête. Il revoyait l'inspecteur-chef, dans la cabane sombre, lui chuchoter l'histoire. Ils ignoraient quand le braconnier reviendrait et ne tenaient pas à ce qu'il les trouve là. Ils avaient un mandat de perquisition, mais ne voulaient pas qu'il le sache. Alors, pendant que les deux enquêteurs fouillaient rapidement les lieux, l'inspecteur-chef Gamache avait parlé à Beauvoir du tapis de bain. Le repas auquel il avait été invité était l'un des plus importants de sa vie, et il voulait à tout prix faire bonne impression sur les parents de la femme de laquelle il était tombé

éperdument amoureux. Et, pour une raison ou pour une autre, il avait décidé qu'un tapis de bain était le cadeau parfait pour une hôtesse.

— Comment avez-vous pu penser ça, chef? avait murmuré Beauvoir tout en jetant un coup d'œil à travers la fenêtre à la vitre fêlée et couverte de toiles d'araignée, en espérant ne pas voir le braconnier débraillé revenir avec ses prises.

— Eh bien...

Gamache avait marqué une pause, essayant manifestement de se rappeler son raisonnement.

— Mme Gamache me pose souvent la même question. Sa mère ne s'est jamais lassée de me la poser non plus. Son père, en revanche, était d'avis que j'étais un imbécile et n'y a plus jamais fait allusion – ce qui était pire. Lorsqu'ils sont morts, nous avons trouvé le tapis de bain dans un placard, encore dans son emballage en plastique, avec la carte que j'avais jointe.

Beauvoir se tut et regarda Annie. Ses cheveux étaient encore humides après la douche qu'ils avaient prise ensemble. Elle sentait bon et propre. Comme une plantation de citronniers sous un soleil chaud. Elle n'était pas maquillée. Elle portait des pantoufles chaudes et des vêtements amples et confortables. Annie connaissait la mode et aimait s'habiller, mais elle aimait encore plus se sentir à l'aise.

Elle n'était pas mince, ni un canon de beauté. Annie Gamache n'avait rien de ce qu'il avait toujours trouvé attirant chez une femme. Mais elle savait quelque chose que la plupart des gens n'apprennent jamais. Elle savait à quel point c'était fantastique d'être en vie.

Ça lui avait pris presque quarante ans, mais Jean-Guy Beauvoir l'avait finalement compris lui aussi. Et, maintenant, il savait qu'il n'existait rien de plus beau.

Annie approchait de la trentaine. Elle avait été une adolescente empotée lorsqu'ils s'étaient rencontrés la première fois. À l'époque où l'inspecteur-chef avait invité Beauvoir à se joindre à sa division des homicides à la Sûreté du Québec. Parmi les centaines d'agents et d'inspecteurs sous son commandement, il avait choisi comme adjoint ce jeune agent effronté dont personne ne voulait.

Il l'avait accueilli au sein de l'équipe et, au fil des ans, de sa famille.

L'inspecteur-chef ignorait, cependant, à quel point Beauvoir faisait maintenant partie de la famille.

— Eh bien, dit Annie avec un sourire ironique, nous avons dorénavant notre propre histoire de salle de bains avec laquelle déconcerter nos enfants. Lorsque nous mourrons, ils trouveront ceci et s'interrogeront.

Elle leva le débouchoir orné d'un joli ruban rouge.

Beauvoir n'osa pas faire le moindre commentaire. Annie se rendait-elle compte de ce qu'elle venait de dire? De la facilité avec laquelle elle avait présumé qu'ils auraient des enfants? Des petits-enfants. Qu'ils mourraient ensemble, dans une maison sentant le citron frais et le café, où un chat se pelotonnerait au soleil.

Ils étaient ensemble depuis trois mois et n'avaient jamais parlé de l'avenir. Mais de l'entendre exprimé ainsi, cela paraissait tout naturel. Comme si ç'avait été le plan dès le début. D'avoir des enfants. De vieillir ensemble.

Beauvoir fit le calcul. Il était de dix ans son aîné, et mourrait fort probablement le premier. Il fut soulagé.

Quelque chose, toutefois, le préoccupait.

— Nous devons informer tes parents, dit-il.

Annie garda le silence pendant un moment, en picorant des miettes de son croissant.

— Je sais. Ce n'est pas que je ne veux pas, mais...

Elle s'interrompt et jeta un coup d'œil autour d'elle dans la cuisine, puis dans son séjour tapissé de livres.

— Mais c'est bien comme ça aussi. Seulement nous deux.

— Es-tu inquiète?

— De leur réaction?

Annie ne répondit pas immédiatement, et le cœur de Jean-Guy se mit soudain à palpiter. Il s'était attendu à ce qu'elle nie être inquiète, lui assure qu'elle ne doutait pas une seconde de l'approbation de ses parents.

Mais au lieu de cela, elle avait hésité.

— Peut-être un peu, avoua-t-elle. Ils seront ravis, j'en suis persuadée, mais ça changera des choses. Tu comprends?

Il le savait bien, mais n'avait pas osé se l'avouer. Et si le chef n'approuvait pas? Il ne pourrait pas les empêcher de poursuivre leur relation, mais ce serait une catastrophe.

— Non, se dit-il pour la centième fois. Tout se passera bien. Le chef et Mme Gamache seront heureux. Très heureux.”

Mais il voulait en être certain. Il voulait savoir. C'était dans sa nature. Il gagnait sa vie en rassemblant des faits, et cette incertitude le rongait. C'était la seule ombre dans une vie devenue soudain, contre toute attente, lumineuse.

Il ne pouvait pas continuer de mentir au chef. Il avait réussi à se convaincre que son silence ne constituait pas un mensonge, mais plutôt une façon de préserver sa vie privée. Dans son for intérieur, cependant, il avait l'impression de commettre un acte de trahison.

— Penses-tu vraiment qu'ils seront contents? demanda-t-il.

Il détesta le ton légèrement suppliant qui s'était glissé dans sa voix, mais Annie ne sembla pas le remarquer, ou alors elle s'en fichait.

Elle se pencha vers lui, les coudes et les avant-bras reposant sur les miettes de croissant sur la table en pin, et lui prit la main. Et la garda au chaud dans les siennes.

— De savoir que nous sommes ensemble? Mon père sera ravi. C'est ma mère qui te déteste...

À la vue de l'expression sur son visage, elle rit et serra sa main.

— Je blague. Elle t'adore. Depuis toujours. Tous les deux te considèrent comme un membre de la famille. Comme un autre fils.

Il se sentit rougir en entendant ces mots, et eut honte. Mais encore une fois, constata-t-il, Annie semblait s'en fiche. Elle ne fit aucun commentaire, se contentant de tenir sa main et de le regarder dans les yeux.

— Un fils en quelque sorte incestueux, donc, réussit-il finalement à dire.

— Oui, répondit-elle en lâchant sa main pour prendre une gorgée de café au lait. Le rêve de mes parents devenu réalité. Elle rit, but, puis reposa la tasse sur la table.

— Tu le sais, j'espère, que mon père sera très content.

— Et surpris ?

Annie réfléchit un instant.

— À mon avis, il sera stupéfait. C'est curieux, n'est-ce pas ? Il passe sa vie à chercher des indices, à établir des liens entre différents éléments, à recueillir des preuves. Mais quand quelque chose est là juste sous son nez, il ne le voit pas. Trop près, j'imagine.

— Matthieu 10, 36, murmura Beauvoir.

— Pardon ?

— C'est une phrase que nous cite ton père, aux homicides. Une des premières choses qu'il enseigne aux recrues.

— Une citation biblique ? Mais maman et papa ne vont jamais à l'église.

— Il l'a apparemment apprise de son mentor lorsqu'il a commencé à travailler à la Sûreté.

Le téléphone sonna. Il ne s'agissait pas de la grosse sonnerie du téléphone fixe, mais du joyeux trille aigu d'un portable. C'était celui de Beauvoir, qui courut jusqu'à la chambre à coucher et le prit sur la table de chevet.

Aucun numéro n'était affiché, seulement un mot : "Chef."

Beauvoir faillit appuyer sur la petite icône verte représentant un téléphone, puis hésita. Il ressortit plutôt de la chambre à grands pas et alla dans le séjour d'Annie où le soleil entrait à flots. Il ne pouvait pas parler au chef debout à côté du lit où ce matin même il avait fait l'amour à sa fille.

— Oui, allô, dit-il en s'efforçant de prendre un ton désinvolte.

— Désolé de vous déranger.

La voix familière réussissait à paraître à la fois détendue et autoritaire.

— Vous ne me dérangez pas, monsieur. Qu'y a-t-il ?

Beauvoir jeta un coup d'œil à la pendule sur le manteau de la cheminée. Il était 10 h 23 un samedi matin.

— Un meurtre a été commis.

Il ne s'agissait donc pas d'un appel anodin, pour l'inviter à souper, ou lui poser une question concernant la gestion du personnel ou une affaire prête à porter devant le tribunal. C'était un appel aux armes. Un appel à l'action. Un appel indiquant

que quelque chose d'horrible s'était produit. Et pourtant, depuis plus d'une décennie maintenant, chaque fois que Beauvoir entendait ces mots, son cœur bondissait dans sa poitrine et se mettait à battre la chamade. Il dansait même un petit peu. Pas de joie à la nouvelle d'une mort terrible et prématurée, mais parce qu'il savait que le chef et lui, et d'autres enquêteurs, allaient de nouveau se lancer sur la piste d'un tueur.

Jean-Guy Beauvoir adorait son travail. Mais maintenant, pour la première fois, il regarda vers la cuisine et vit Annie, dans l'embrasure de la porte, qui l'observait.

Et il se rendit compte, avec étonnement, qu'il aimait quelque chose d'autre encore plus.

Il prit son calepin, s'assit sur le canapé d'Annie et nota les détails. Lorsqu'il eut terminé, il regarda ce qu'il avait écrit.

— Sacré nom de Dieu! murmura-t-il.

— En effet, c'est le moins qu'on puisse dire, commenta l'inspecteur-chef Gamache. Pouvez-vous prendre les dispositions nécessaires, s'il vous plaît? Pour le moment, seulement vous et moi nous déplaçons. À notre arrivée, nous nous adjoindrons un agent du bureau local de la Sûreté.

— L'inspectrice Lacoste ne devrait-elle pas venir aussi? Au moins pour organiser l'équipe de techniciens de scènes de crime, puis elle repartirait.

L'inspecteur-chef Gamache n'hésita pas.

— Non. (Il émit un petit rire.) Désolé, mais c'est nous, l'équipe. J'espère que vous vous rappelez comment faire.

— J'apporterai le Hoover.

— Bien. J'ai déjà mis ma loupe dans ma valise.

Il y eut une pause, puis, d'une voix plus grave, le chef ajouta :

— Nous devons arriver là-bas rapidement, Jean-Guy.

— D'accord. Après avoir fait quelques appels, je passerai vous prendre dans quinze minutes.

— Quinze? En partant du centre-ville?

Pendant un instant, Beauvoir eut l'impression que la terre avait arrêté de tourner. Son petit appartement était au centre-ville de Montréal, mais celui d'Annie se trouvait dans le quartier du Plateau-Mont-Royal, à quelques coins de rue de la résidence de ses parents à Outremont.

— C'est samedi. Il n'y a pas beaucoup de circulation.

Gamache rit.

— Depuis quand êtes-vous devenu un optimiste ? Je serai prêt, quelle que soit l'heure à laquelle vous arriverez.

— Je vais me dépêcher.

Et c'est ce qu'il fit. Après avoir fait quelques appels téléphoniques, donné des ordres, organisé leur départ, il jeta des vêtements dans un sac de voyage.

— Tu emportes beaucoup de sous-vêtements, dit Annie, assise sur le lit. Prévois-tu être absent longtemps ?

Son ton de voix était léger, mais elle avait un air sérieux.

— Eh bien, tu me connais, répondit-il en lui tournant le dos pour glisser son revolver dans son étui.

Elle savait qu'il l'avait avec lui, mais n'aimait pas le voir. Même pour une femme pour qui la réalité importait, c'était quelque chose de beaucoup trop réel.

— Sans débouchoir à ma disposition, il se peut que j'aie besoin de plus de bobettes propres.

Elle rit, et il fut content.

À la porte, il s'arrêta et déposa son sac par terre.

— Je t'aime, murmura-t-il à l'oreille d'Annie après l'avoir enlacée.

— Je t'aime, lui murmura-t-elle à son tour. Prends soin de toi, ajouta-t-elle quand ils se séparèrent.

Puis, lorsqu'il eut descendu la moitié de l'escalier, elle lui lança :

— Et, s'il te plaît, prends soin de mon père.

— Oui, je te le promets.

Quand il fut parti et qu'elle ne pouvait plus voir l'arrière de son auto, Annie Gamache ferma la porte et posa une main sur sa poitrine.

Elle se demanda si c'était ainsi que se sentait sa mère depuis toutes ces années.

Si elle ressentait la même chose qu'elle à cet instant même. Était-elle appuyée contre la porte après avoir regardé son amour partir ? L'avoir laissé partir.

Annie se dirigea ensuite vers les étagères de livres qui tapisaient les murs de son séjour. Après quelques minutes, elle

trouva ce qu'elle cherchait : la bible que ses parents lui avaient donnée à l'occasion de son baptême. Ils avaient beau ne plus fréquenter l'église, ils continuaient d'observer les rituels.

Et elle savait qu'elle aussi, quand elle aurait des enfants, tiendrait à ce qu'ils soient baptisés. Jean-Guy et elle leur offrieraient leur propre bible à couverture blanche, dans laquelle seraient inscrits leur nom et la date de leur baptême.

Elle regarda la page de garde de la sienne et, comme elle s'y attendait, vit son nom, Anne Daphné Gamache, et une date. Elle reconnut l'écriture de sa mère. Mais au lieu de tracer une croix sous son nom, ses parents avaient dessiné deux petits cœurs.

Annie alla ensuite s'asseoir sur le canapé et, tout en sirotant son café maintenant froid, feuilleta ce livre qu'elle n'avait jamais lu, jusqu'à ce qu'elle trouve le verset.

Matthieu 10, 36.

— “Et l'homme aura pour ennemis, lut-elle à voix haute, les gens de sa maison.”